Dossier thématique : *Québec*

sous la direction de Vincent Bouchard
et de Fabrice Leroy

ETUDES FRANCOPHONES
ISSN 1093-9334

Volume 25, numéros 1 & 2
Printemps et Automne 2010

Dossier Thématique Québec:
sous la direction de Vincent Bouchard et de Fabrice Leroy

Ce numéro a été réalisé grâce à une bourse de recherche octroyée par le Ministère des Relations Internationales du Québec et au soutien de la Délégation du Québec à Atlanta. La rédaction d'*Etudes Francophones* remercie tous ceux qui ont généreusement participé à ce projet, et tout particulièrement Mme Ginette Chenard, Déléguée du Québec.

Rédacteur en chef:
Fabrice Leroy (University of Louisiana at Lafayette)

Directeur de la revue :
Abdelhak Serhane (University of Louisiana at Lafayette)

Comité de rédaction:
David Barry (University of Louisiana at Lafayette) • Vincent Bouchard (University of Louisiana at Lafayette) • Suzanne Kocher (University of Louisiana at Lafayette) • Amadou Ouédraogo (University of Louisiana at Lafayette)

Conseil scientifique international:
Livio Belloi (Université de Liège) • Jean-Pierre Bertrand (Université de Liège) • Raoul Boudreau (Université de Moncton) • Abdellah Bounfour (Inalco, Paris) • Denis Bourque (Université de Moncton) • Gaëtan Brulotte (University of South Florida) • Guy Dugas (Université Paul Valéry, Montpellier) • Hugo Frey (University of Chichester) • Vittorio Frigerio (Dalhousie University) • Hafid Gafaiti (Texas Tech University) • Marc Gontard (Université de Rennes 2) • Jean Jonassaint (Duke University)• Ingeborg Kohn (West Point Military Academy) • Édouard Langille (St. Francis Xavier University) • Mark McKinney (Miami University of Ohio) • Gérard Montbertrand (College of Charleston) • Françoise Naudillon (Concordia University) • Adelaide Russo (Louisiana State University) • Abderrahman Tenkoul (Université de Fès) • Albert Valdman (University of Indiana) • Robert Viau (Université du Nouveau-Brunswick)

Assistante à la rédaction:
Christine Romain Ferrell (University of Louisiana at Lafayette)

Conception graphique et mise en page:
Leslie Schilling (University of Louisiana at Lafayette)

Fondée en 1986 par l'Université de Louisiane à Lafayette, la revue *Études Francophones* (anciennement *Revue Francophone de Louisiane*, puis *Revue Francophone*) a pour objectif de diffuser la recherche dans les domaines de la langue française, des arts, de la littérature, du droit et des sciences sociales, de la culture et de la civilisation des pays francophones. La revue est recensée dans la *Bibliographie du MLA*, dans la *Bibliographie d'Histoire Littéraire Française* de Klapp-Lehrmann et *La Revue d'histoire littéraire de la France*. *Études Francophones* est publiée deux fois par an (automne et printemps).
Tous les articles soumis à *Etudes Francophones* font l'objet d'un processus d'évaluation critique par des pairs. La revue publie des livraisons non thématiques et des numéros thématiques placés sous la responsabilité de rédacteurs invités. Des propositions de numéros thématiques peuvent être soumises à la Direction. Le comité de rédaction se réserve le droit d'apporter des modifications stylistiques et éditoriales aux manuscrits acceptés pour publication.
Les textes publiés sont la responsabilité exclusive des auteurs. Les manuscrits doivent être envoyés en double exemplaire en format Microsoft Word, accompagnés d'un envoi par courrier électronique.

Nos coordonnées:
Etudes Francophones
Université de Louisiane à Lafayette
Box 43331
Lafayette, LA 70504-3331
Téléphone: (337) 482-5445
Télécopieur: (337) 482-5446
Courriel: Fabrice Leroy: fleroy@louisiana.edu
Christine Romain Ferrell: revue-ef@louisiana.edu
Abonnements: 45 U$D pour deux numéros par an
Contacter revue-ef@louisiana.edu

GUIDE DE RÉDACTION

Les collaborateurs de la revue *Études Francophones* sont priés:
• d'inscrire le titre de leur article en haut de la première page ; sur une feuille séparée leur prénom, nom, affiliation universitaire et adresse ;
• de dactylographier leur texte à double interligne, 25 lignes par page (Palatino ou Times New Roman 12 points), texte justifié à gauche et à droite ;
• de limiter leur texte à un maximum d'une vingtaine de pages ;
• d'insérer les références dans le texte entre parenthèses, suivant les normes du MLA (Cf. MLA Handbook ou <www.mla.org>). Si le titre est mentionné dans

le texte, n'indiquer que les pages (245-46) ; si le titre n'est pas mentionné dans le texte, indiquer le nom de l'auteur et les pages (Camus 139) ; si l'auteur est cité dans le texte, indiquer le titre abrégé et la page sans ponctuation (*Malentendu* 25) ;
• d'insérer les citations de plus de quatre lignes en retrait et sans guillemets ;
• d'insérer les titres de livres, revues, journaux, etc. en italiques ;
• de donner la traduction des citations étrangères en notes en fin de texte ;
• de suivre les normes MLA pour l'utilisation des titres français ; de n'utiliser la majuscule que pour le premier mot du titre et les noms propres (*L'Ami du peuple*, *Nouvelle revue française*, *Présence africaine*) ;
• d'insérer les notes manuellement en fin de texte ; **de ne pas utiliser la fonction de mise en note automatique par logiciel** ; utiliser la fonction « superscript » pour insérer les numéros de notes.
• de placer les ouvrages cités après les notes en fin de texte ;
• de donner les prénoms complets des auteurs (les initiales ne suffisent pas) ; dans le cas de revues et de journaux préciser le volume, le numéro, l'année, et les pages (*Revue francophone* 8.1 (1993): 10-11).

TABLE DES MATIERES

Présentation du numéro 7
Vincent Bouchard et Fabrice Leroy

Préface : Le Québec, valeurs démocratiques, identité et francophonie nord-américaine 10
Ginette Chenard

I. Le Québec en regard du monde francophone

Québec, Acadie et Louisiane: l'influence des retrouvailles 20
Barry Jean Ancelet

André Gladu : un cinéma de l'empathie 30
Vincent Bouchard

« Tomber dans l'absence au monde » : l'esthétique néo-romanesque dans *L'Aquarium* de Jacques Godbout 43
François Harvey

Penser le contraire : *Des Nouvelles d'Édouard* de Michel Tremblay 66
Maxime Blanchard

II. Le Québec face à ses enjeux

Géographie de l'essai québécois contemporain 80
Vincent-Charles Lambert

L'Uchronie québécoise : histoire et politique dans un sous-genre de la science-fiction 89
Amy J. Ransom

Les voix silencieuses dans *Nous parlerons comme on écrit* de France Théoret 108
Lara Popic

Transformations postexiliques dans *Querelle d'un squelette avec son double* de Ying Chen et *Personne* de Linda Lê 124
Stephanie Cox

Représentation autochtone et cinéma québécois : la langue comme territoire de l'âme 147
Karine Bertrand

Les relations père-fils dans le cinéma québécois contemporain. La communication à l'épreuve de la filiation. 162
Denis Bachand

Panorama de la production romanesque canadienne-française en 2009-2010 181
Vittorio Frigerio

Entretien avec André Gladu 191
Barry Jean Ancelet

Index des articles publiés dans *Etudes Francophones* 207

Panorama de la production romanesque canadienne-française en 2009-2010

Vittorio Frigerio
Dalhousie University

Parmi les nouveautés qui ont défrayé la chronique littéraire entre 2009 et 2010, au Québec tout aussi bien que dans le restant du Canada, figurent un certain nombre d'ouvrages qui méritent à divers égards qu'on revienne sur eux et, dans certains cas du moins, qu'on leur accorde l'intérêt qui ne leur a pas toujours été consacré par la grande presse.

Nous n'essaierons pas d'offrir ici un tour d'horizon complet d'une production fort considérable, comptant un grand nombre de titres susceptibles d'être commentés pour diverses raisons[1]. Le choix que nous proposons au lecteur est dicté par un mélange de sensibilité personnelle et de réflexion sur ce que peut être le roman en ce début de millénaire, déjà largement entamé. Il n'engage donc que son auteur et, sans avoir la prétention de vouloir s'ériger en canon provisoire d'une période bien trop réduite, vise néanmoins à identifier certaines caractéristiques de la production contemporaine et à mettre en lumière quelques voies de la création qui pourraient s'avérer, à l'avenir, plus fructueuses que d'autres.

Ces deux années ont vu l'apparition de quelques nouveaux écrivains auxquels on peut souhaiter une longue carrière. Citons d'abord parmi eux Nicolas Chalifour, auteur de *Vu d'ici tout est petit*, roman publié à Montréal par les éditions Héliotrope. Dans ce texte empreint d'un sens de l'humour extrêmement rafraîchissant, le lecteur suit les explorations d'un jeune garçon qui vit dans les sous-sols du Manoir de Québec à l'insu de tout le monde, tel une sorte de mini fantôme de l'Opéra. Au-delà de l'excellente création d'une ambiance tout à fait crédible en dépit du côté parfaitement abracadabrant de l'histoire, l'auteur jongle avec un style très bien maîtrisé, créant pour son personnage un langage agile et juste, fait de la réutilisation continuelle d'un éventail restreint d'expressions tournées et retournées dans tous les sens. On trouve de tout dans ces pages : du suspense, des personnages secondaires qu'il suffit de quelques mots bien choisis

pour faire vivre d'une vie propre, de l'intérêt, une construction narrative solide et une fin qui se tient pour autant qu'on ait eu la bonne volonté d'en accepter les prémisses. Mais surtout et d'abord, une langue insolite et drôle, parfaitement idoine pour son sujet, qui ne cesse de surprendre et emporte le lecteur à toute vitesse au travers d'un monde qu'on a le plus grand plaisir à découvrir. N'arrive pas à recréer le langage de l'enfance qui veut, et bien des auteurs s'y sont cassé les dents. Chalifour, avec sa narration entortillée toute en reprises et en cul de sacs, créé du moins un personnage attachant qui parle une langue toute à lui à laquelle on finit volontiers par croire.

C'est encore un enfant, mais une fille cette fois-ci, qui est le personnage principal du roman *La petite fille et le vieux* de Marie-Hélène Lavoie, paru aux éditions XYZ dans la collection « Romanichels ». Une nouvelle fois, au-delà d'une histoire attachante qui donne envie de lire et dont on veut à tout prix arriver à connaître la fin, la qualité principale de ce roman reste une langue très maîtrisée, aux tournures surprenantes, avec des descriptions qui vont, paradoxalement, droit au but après tout plein de virages verbaux comiques. L'héroïne est une fillette de huit ans qui s'appelle Hélène mais qui veut qu'on l'appelle Joe, pas mal plus débrouillarde que son âge. Elle s'agite entre ses rêves et la réalité, interprétant le monde en fonction du V*ieil homme et la mer* et de dessins animés japonais sur l'histoire de France, tout en grandissant dans un milieu populaire décati avec comme copain un vieillard alcoolique et comme famille de braves et pauvres gens auxquels il faut toute leur énergie pour arriver d'un jour au lendemain. Mignon et touchant, ce roman n'est pas sans faire penser à une sorte de *Tortilla Flat* au Québec. Des vies de *losers* gentils, qui deviennent rapidement des figures familières et attachantes, narrées avec beaucoup de sympathie et de savoir-faire.

C'est un premier roman aussi que signe Olivia Tapiero avec *Les murs*, paru chez VLB éditeur et qui s'est justement mérité le prix Robert Cliche du premier roman en 2009. Mais s'agit-il à proprement parler d'un roman ? Le doute reste permis. L'histoire, narrée avec une efficacité redoutable, d'une anorexique suicidaire qui cherche à manipuler tous ceux qui l'approchent et veulent l'aider, pour parvenir enfin au but de s'autodétruire, est contée à la première personne dans un style direct qui fait immédiatement penser à l'histoire vécue, ou du moins à sa version contemporaine à la mode, c'est-à-dire l'autofiction. Ce ne sont pas les événements qui comptent dans cette histoire, c'est l'occasion qu'elle nous donne de pénétrer dans l'esprit d'une personne habitée par une maladie mentale mortelle, et la chance de voir le monde à travers ses yeux. On se prend par moments à s'identifier à un tel point avec la vision de l'héroïne qu'il est impossible de ne pas lui souhaiter de réussir dans ses projets, aussi néfastes soient-ils. La fin, qui n'en est pas véritablement une, laisse en suspens la question. C'est au lecteur de décider si la maladie a été surmontée ou si l'héroïne est simplement parvenue à le mystifier ainsi que les docteurs et ses parents. La recherche du vide qui est l'obsession du personnage se reflète en un style sec et parcimonieux, se déliant parfois en des

flots incontrôlés au gré de des hauts et des bas psychiques de l'héroïne. Tout cela au service d'un texte d'une très grande dureté, où la pitié n'a pas droit de cité et l'espoir semble un leurre à l'usage des naïfs et des imbéciles.

Pour rester dans le domaine de l'autofiction, et maintenant de manière nettement plus franche et déclarée, plusieurs ouvrages s'imposent à notre attention. En premier lieu il faudrait sans doute placer un des maîtres incontestés du genre depuis bien des années, Dany Laferrière, qui a publié aux éditions Boréal son livre *L'énigme du retour*, pour lequel il a reçu non seulement le grand prix du livre de Montréal, mais aussi le prix Médicis. Le titre un peu pompeux, qui évoque surtout un tableau de De Chirico, ne devrait pas empêcher de savourer près de trois cent pages bien aérées dans lesquelles l'auteur ne cesse de se mettre en scène avec une telle vanité naïve que non seulement on ne peut pas lui en vouloir, mais on finit volontiers — malgré toutes les préventions éventuelles — par jouer le jeu. Le Héros (le « h » majuscule ne saurait que lui faire plaisir) narre son retour au pays natal pour l'enterrement de son père, et les rencontres et les redécouvertes auxquelles est confronté tout émigrant qui retrouve ses pénates après des décennies d'absence. Le tout, le plus souvent, sous forme de poème en prose – que la quatrième de couverture appelle à tort haïku. La narration est émaillée de remarques qui frappent juste, presque des aphorismes, catégoriques et incontournables, dans le genre du suivant :

> En fait, la véritable opposition n'est pas
> entre les pays, si différents soient-ils
> mais entre ceux qui ont l'habitude
> de vivre sous d'autres latitudes
> (même dans une condition d'infériorité)
> et ceux qui n'ont jamais fait face à une culture autre que la leur. (41)

Ou alors, pour une fois en une phrase ininterrompue, de petites perles telle la suivante : « Nous ne vivons pas dans le même temps bien que nous soyons tous les deux dans la même pièce » (182).On pourrait en citer bien d'autres extraits, et des plus savoureux. Quelques réflexions étonnent néanmoins, en particulier des remarques comme : « Ils avaient un fils de mon âge qui n'était ni blanc ni noir. Je ne suis jamais arrivé à comprendre comment on parvient à vivre dans une autre culture que la sienne. Malgré ces trente-trois ans à Montréal le mystère reste pour moi complet » (162). On espère vivement que quelqu'un saura le lui expliquer avant qu'il ne soit trop tard. Malgré ce genre de couac, on se prend à suivre avec sympathie le parcours mélancolique de l'étranger chez soi, figure connue et trop familière pour tant de nos compatriotes, peu importe leurs origines. Et le rapport au père disparu est suffisamment universel pour susciter un écho chez bien des lecteurs. On ne sait pas pour finir si, comme l'éditeur le suggère, il s'agit là du livre « d'un très grand écrivain », mais il est indubitable qu'il s'agit d'un ouvrage sincère et bien écrit, se dégageant d'une personnalité plus que d'un métier ou

d'une réflexion, comme une sorte d'excroissance de papier qui lui serait poussée au bout d'un bras.

C'est sans doute aussi à la grande famille de l'autofiction qu'il faut rattacher l'ouvrage d'Hélène Harbec, *Chambre 503*, publié aux éditions David d'Ottawa. Il est vrai que celui-ci est sous-intitulé *récit*, ce qui dénonce d'emblée son caractère inspiré du réel. Il s'agit ici de la description, au jour le jour, de la descente du père de la narratrice dans le gouffre de l'Alzheimer et de la démence sénile. Pour aborder un sujet aussi délicat, qui appelle immédiatement tout l'orchestre du larmoyant le plus prévisible, l'auteure a le bon goût de choisir une langue délibérément épurée et distante, qui pourrait même par moments paraître froide sans toutefois véritablement l'être. Cet éloignement s'avère indispensable pour arriver à obtenir un portrait juste et touchant, sans sentimentalisme aucun. Cela est utile, et même important, pour ne pas laisser que la compassion l'emporte et que les larmes brouillent la description. La discrétion touche parfois à certains extrêmes, et le style, presque apeuré de son sujet, vire au télégraphique. Il n'y a pas à proprement parler de construction narrative, rien sauf le passage du temps et la venue inévitable de la fin, que nul amour, peu importe sa force, ne saurait empêcher. Si c'est une faiblesse technique — et cela se discute — ce n'est pas une faiblesse humaine, et on trouverait difficilement un portrait plus consciencieux d'un sujet aussi pénible[2].

C'est une autofiction aussi que signe Kim Thúy avec *Ru* (Éditions Libre Expression Ltée). Et c'est de plus un premier ouvrage, très prometteur, dont on se demande toutefois s'il aura besoin d'être suivi d'autres tant il semble refléter l'entièreté de l'expérience et du parcours de son auteure, réfugiée vietnamienne établie au Québec, du pays d'origine aux rues de Montréal. Cela se lit comme un exorcisme. Construit sous forme de suite de fragments, faisant rarement plus d'une page chacun, on dirait, plus qu'un livre, une très belle collection de dessins fortement contrastés, lâchés en quelques traits de pinceau trempé dans l'encre de chine de l'océan houleux sur lequel est ballotté le destin de la protagoniste, de sa famille, de ses connaissances. On s'y laisse prendre, on admire, on passe d'un tableau à l'autre, avec les pauses nécessaires pour que tout cela soit bien absorbé. Comme pour l'ouvrage précédent, il n'y a pas véritablement dans ces pages de construction narrative ; simplement la juxtaposition de moments successifs qui forment une chaîne de sens à l'intérieur d'un parcours de vie. Cela commence, et cela finit, quelque peu arbitrairement. Mais c'est porté par une puissance d'expression poétique qui fait oublier toute réserve et conquiert le lecteur sans effort apparent.

D'autres ouvrages jouent délibérément sur la ligne très mince qui sépare l'autofiction de l'autobiographie d'un côté, du roman de l'autre. Il en est deux en particulier qui méritent qu'on s'arrête sur eux et qui, quoique fort différents, partagent divers points communs. Il s'agit de *Lucien Théorêt*, héros de la Révolution tranquille, de Jean-François Somain (Marcel Broquet – La nouvelle édition) et de

La danse de la fille sans jambes, de J.-P. April (éditions XYZ). Dans l'un comme dans l'autre les auteurs mettent en scène une sorte de roman d'apprentissage, qui les mène de l'adolescence à l'âge adulte en même temps que leur province passe de la domination de l'obscurantisme clérical à l'âge moderne, avec toutes les incertitudes que cela comporte. En ce qui concerne le héros de Somain, l'auteur lui-même (dont une photo de jeunesse orne la couverture du livre, comme pour souligner l'ambiguïté de l'identification) tend à lui donner une dimension universelle en déclarant : « [O]n pourrait dépasser les frontières et affirmer, sans exagérer, que tout adolescent plus ou moins, a été Lucien Théorêt et le sera éternellement dans la suite des générations » (197). Maladresses amoureuses, rêves, bêtises, espoirs révolutionnaires, tentatives ingénues d'arriver à la gloire littéraire sans toujours savoir éviter les attentions d'éditeurs libidineux plus intéressés à l'auteur qu'à ses manuscrits… Les (més)aventures du héros, narrées avec un flegme tout britannique en dépit du sujet québécois, ne font peut-être jamais rire franchement, mais laissent le lecteur avec un large sourire estampillé aux lèvres. On s'y reconnaît assez pour sympathiser avec le personnage principal, pas assez pour transformer une lecture agréable en psychothérapie. Et on s'habitue sans effort au style éminemment pince-sans-rire de l'auteur, qui narre les pires inepties de son héros adolescent avec juste ce qu'il faut de détachement pour que le lecteur n'oublie jamais qu'il n'a pas véritablement intérêt à s'y identifier.

Le roman de Jean-Pierre April, auteur jusqu'ici surtout connu dans l'univers parallèle de la science-fiction québécoise, offre aussi un héros adolescent, mais il s'agit cette fois-ci de pitreries d'un autre genre, dans un pensionnat catholique, sorte de camp de concentration pour jeunes à l'orée de la Révolution tranquille. On ne sait trop faire la différence entre internat et internement dans les murs de cette école où les pensionnaires affublent leurs maîtres et persécuteurs des sobriquets les plus cocasses. La discipline, et son excès, appellent inévitablement la révolte dans toutes ses déclinaisons et surtout, dans ce cas-ci, les plus ironiques. Devant un vol de corbeaux qui s'en vont trop lentement on participe aux affres du petit Ti-Jean April, qui voudrait aussi s'en aller avant qu'on lui coupe définitivement les ailes. L'humour amer règne. La fille sans jambes vient au début de la narration et revient à la toute fin, quand on l'avait presque oubliée, symbole éventuel d'une liberté qu'on recherche et qu'il n'est pas facile d'atteindre quand le destin, ou la société, vous ont amputé des pattes qu'il faudrait pour ficher le camp en courant. Et ça se termine sans se terminer, en autofiction qui se respecte, même si l'auteur larde son récit de tant de charmantes anecdotes et de situations improbables qu'on se prend à soupçonner, sans lui en vouloir le moindrement, d'avoir quelque peu affabulé.

Un autre « récit », d'un tout autre genre, dû à la plume de Gil Courtemanche, le journaliste bien connu du *Devoir*, a paru aux éditions Boréal sous le titre *Je ne veux pas mourir seul*. On y suit la confession impudique d'un égocentrique agonisant, qui ne cache au lecteur aucun détail de ses tortures morales et surtout de ses

manquements quotidiens à l'hygiène la plus élémentaire. L'intérêt principal de la narration réside dans le dépouillement progressif du personnage (c'est-à-dire dans le voyeurisme). L'architecture narrative est pratiquement absente, et le style est sobre à en devenir neutre. Quelques horreurs épisodiques (« Son visage est doux comme un clair de lune sur le golfe du Tonkin » [122]) offrent des frissons supplémentaires à un lecteur qui s'en serait passé. Le narrateur, qu'on aimerait ne pas confondre avec l'auteur (et qui survit : c'est là une des plus grandes déceptions de l'ouvrage) conclut : « Voilà, j'ai raté ma vie. Je voudrais seulement qu'on m'accorde le courage de l'avoir reconnu et l'honnêteté d'en avoir payé le prix sans trop faire chier les autres » (135). Voilà une réussite dont il est malheureusement trop légitime de douter.

De l'autobiographie à la biographie fictive, dont l'intérêt dépasse de loin celui de certaines vies soi-disant vécues. François Blais publie aux éditions de l'Instant même sa *Vie d'Anne-Sophie Bonenfant*. L'auteur se laisse échapper, à la toute fin heureusement, la clé de lecture de son ouvrage : « L'idée c'est que le lecteur se laisse emporter par le flot, qu'il n'ait pas envie de s'arrêter en route. Comme ça il ne se rend pas compte qu'il n'y a pas grand-chose à voir » (238-9). Blais arrive à écrire une drôle de version du « livre su rien » auquel tenait tant Flaubert, en donnant la tâche à son héros de rédiger la biographie d'une jeune fille pour laquelle il ressent une attraction très peu intellectuelle, mais qu'il est trop timide pour prendre d'assaut à la hussarde comme les circonstances le justifieraient. La gente demoiselle n'ayant, en plus que d'être jeune et jolie, pas beaucoup d'autres qualités, la mission de l'écrivain s'annonce surhumaine. Le romancier arrive néanmoins à garder constamment l'intérêt du lecteur en dépit de la vacuité du sujet. La fin, où on devine que l'amant maladroit pourrait se laisser aller à des envies homicides envers l'objet insaisissable de sa passion, déçoit un peu tant elle ne colle pas avec l'image qu'on s'est faite du personnage. C'est dommage, mais le livre est une gageure que l'auteur arrive à tenir en dépit de cela.

Parfois, ce n'est pas la fiction qui est la plus éloignée de la réalité. Ce serait plutôt le contraire dans le cas de *Rivière Mekiskan*, le court roman que Lucie Lachapelle publie aux éditions XYZ. L'intrigue en est toute simple. Alice, coiffeuse montréalaise, avait un père amérindien et alcoolique. Elle part dans le Nord pour ramener ses cendres à l'endroit où il est né et redécouvre, avec quelques réticences initiales de part et d'autre, sa famille indienne. La narration parvient à être touchante sans être aucunement sentimentale. Elle évite les facilités et offre une image complexe et par moments dérangeante des rapports difficiles entre des peuples que l'histoire n'a pas autant rapprochés qu'elle aurait dû, ou qu'on le laisse souvent croire dans les narrations officielles. La situation pénible des autochtones et les préventions méfiantes des citadins envers ces voisins qu'on ignore sont éclairées par l'opposition, et la rencontre, de quelques personnages bien campés. Ce roman, qui se lit d'un souffle, est peut-être le plus achevé parmi un petit groupe

d'autres livres qui touchent aussi, plus ou moins par le biais de la fiction, à la question — délicate par définition — des rapports entre les Blancs et les Indiens. On peut citer encore dans cette veine *La foi du braconnier*, de Marc Séguin (Leméac éditeur) et *Baie déception*, de Julie Hétu (éditions Planète rebelle), qui sont tous les deux des ouvrages loin d'être dénués de qualités. On attend encore cependant le roman qui saura inscrire une fois pour toutes dans l'imaginaire collectif, et ramener sur le devant de la scène politique, le sort des premières nations.

Très loin de ce type de roman à la sensibilité sociale évidente, on trouve dans la production de ces deux dernières années quelques exemples fort différents, mais, chacun à sa façon, extrêmement valable, de romanesque intégral. On entend par là des œuvres qui jouent savamment, et sans fausse honte, avec les lois du genre, et montrent une connaissance approfondie de ses mécanismes et de son histoire ; des romans qui ne se veulent pas autre chose, qui guident le lecteur dans de belles intrigues et le font avec métier, en utilisant une langue appropriée à leur projet. Ces types d'ouvrages peuvent évidemment souscrire à des esthétiques fort différentes, et parfois même très éloignées. C'est le cas des trois romans dont nous allons nous occuper maintenant.

Hector Vigo (il s'agit d'un pseudonyme) est l'auteur de *Belle-Bite le hobo*, premier tome d'une série intitulée *À la poursuite de Jonas*, parue, encore une fois, chez XYZ, dont le prochain volet, s'il faut en croire l'auteur, sera *Les malheurs de Siphon*. Si le but de l'écrivain était de mettre au goût du jour le genre de romanesque aberrant et complètement déchaîné typique de certains grands auteurs du roman-feuilleton du début du vingtième siècle, tel par exemple Gaston Leroux, il y est magistralement parvenu. L'histoire ne se résume pas, si ce n'est pour dire qu'elle suit le parcours aléatoire, dans les égouts de la ville de Québec, d'un trio de vieilles péripatéticiennes obsédées à la recherche d'un clochard dont l'une d'entre elles a entraperçu un soir, pendant qu'il se soulageait, l'organe génital, d'une longueur épique. Tout cela au milieu de rats parlants et en compagnie des courageux employés de la brigade des égouts, censés justement purifier ces bas lieux de la présence desdites bêtes, parlantes ou pas. Totalement absurde, et totalement réussi, ce roman allie une esthétique qui évoque la bande dessinée (on pense à Anthracite, le chef des rats noirs contre lesquels se battait Chlorophylle, le célèbre personnage de Macherot), à une langue qui semble, pour rester dans le même domaine, empruntée aux proclamations du maire de Champignac, ce personnage des *Aventures de Spirou*, le héros d'André Franquin, dont les envolées étaient une parodie du célèbre discours des comices agricoles de Flaubert. La parodie d'une parodie, réussie au carré.

C'est d'un romanesque d'un tout autre genre dont il faut parler quand on mentionne *Les larmes de saint Laurent*, de Dominique Fortier, paru aux éditions Alto. Nous sommes ici face à une construction impeccable, un roman en trois parties qui se suivent et se répondent. On se passionne d'abord pour les aventures de Baptiste, le survivant de l'apocalypse, seul homme ayant échappé à l'éruption

de la montagne Pelée, devenu par la suite une des attractions du célèbre cirque de Barnum & Bailey. On passe de là à l'histoire du docteur Love, mathématicien anglais passionné par les tremblements de terre dont il mesure l'amplitude avec ses bien nommées « Love waves ». Enfin, un siècle environ plus tard, aura lieu à Montréal la rencontre de leurs descendants. Fortier écrit en un style superbe et évocateur, romantique dans le sens le meilleur et le plus traditionnel du terme. Exotisme, descriptions superbement tournées de la nature et des sentiments qui lui font justement écho. Des ambiances picturales habitées par des personnages secondaires remarquablement réussis. La troisième partie, la plus courte, est légèrement plus faible que les deux autres, mais l'ensemble forme un tout d'une qualité surprenante dont on ne peut que conseiller vivement la lecture.

C'est toujours Alto qui propose le roman de Martine Desjardins, *Maleficium*. Ici aussi nous sommes face à une écrivaine qui possède visiblement une vaste culture littéraire, et qui inscrit sa création dans une tradition littéraire noble, tout en parvenant à innover grâce à une rare puissance d'invention et de description. Débutant avec le stratagème du manuscrit trouvé, qui sent bon le conte fantastique, le roman entraîne le lecteur dans une suite de huit narrations. Il s'agit en fait de confessions, toutes adressées au même prêtre, dans une église de Montréal. Chacune d'entre elles reprend avec des variations savantes une même histoire : celle d'une « belle dame sans merci », ayant causé la perte de plusieurs hommes en des circonstances différentes et en divers pays exotiques. La chute du roman remet en question toutes les idées reçues et renverse savamment les attentes du lecteur. Une langue d'une richesse et d'une justesse comme il arrive bien trop rarement d'en trouver dans le roman contemporain rend la lecture de cet ouvrage un plaisir inaccoutumé. S'il peut avoir un petit air démodé, on finit par se dire que c'est loin d'être une mauvaise chose face à la pauvreté navrante d'une grande part de la fiction qui partage avec lui les étals des librairies, bâtie sur des phrases de trois mots et apparemment fière de son inconsistance, confondue avec de la modernité. Le roman de Desjardins fait figure d'exception au sein d'une production abondante mais souvent approximative, qui se met volontiers au niveau d'un lecteur moins que moyen, qu'on présume incapable de se paître de vocables autres que monosyllabiques. Des pages de ce calibre se goûtent avec lenteur.

Parmi les romans qui allient un souci sérieux de la forme avec une attention soutenue à la langue il faut relever le dernier volume de Michel Tremblay. *La traversée des sentiments*, publié en coédition par Leméac et Actes Sud, est en effet indéniablement l'ouvrage d'un auteur qui est parvenu à une maîtrise remarquable de ses moyens. L'odyssée élémentaire d'une famille québécoise qui veut revenir au pays pour des vacances depuis son « exil » au Manitoba se lit avec intérêt. C'est la passion, malheureusement, qui manque au rendez-vous. Formellement, le livre est équilibré, construit avec beaucoup de soin et servi par un rythme régulier mais soutenu qui entraîne la lecture. Le langage populaire des protagonistes est

équilibré par une narration en un registre élevé, qui met en lumière le caractère, les limites et les aspirations des personnages sans pour autant les juger d'avance. On ne peut toutefois s'empêcher de sentir tout au travers de ces pages un parfum ancien de naturalisme tout légèrement modernisé, mis au service d'une sorte de « roman historique » — l'histoire se passe dans les années dix du vingtième siècle — qui fait de ce volume un artefact plus qu'une création ; une survivance d'un type de narration qui apparaît d'emblée, malgré ses qualités évidentes, très en dehors de son époque.

Dans un tout autre ordre d'idées, deux ouvrages au moins essaient de proposer, dans leur forme comme dans leur langage, une vision qui se veut plus moderne — ou simplement plus déconcertante — de la littérature. Il s'agit de *Mai au bal des prédateurs*, de Marie-Claire Blais, paru aux éditions Boréal, et de *Fractures du dimanche*, de Michel Ouellette, paru aux éditions Prise de Parole. Le roman de Blais, suite d'une série entamée déjà depuis assez longtemps, propose une narration ininterrompue où les obstacles de la ponctuation sont volontairement méprisés et nulle fracture ne vient diviser le texte en paragraphes. De très rares points, à des dizaines et des dizaines de pages de distance l'un de l'autre, identifient à l'œil exercé du lecteur gagné d'avance à ce type d'exercice des changements de point de vue qu'on serait excusé de ne pas remarquer d'emblée. La parole de l'auteure, reproduisant ici le style d'un James Joyce à un siècle et une langue de distance, coule en un flot ininterrompu qui frise la logorrhée. L'impression irrésistible est de se trouver face à un cas d'enfermement narcissique, où l'auteure se parle à elle-même. Le roman de Blais, modèle achevé d'un certain genre de solipsisme littéraire, n'est pas dénué d'images évocatrices, mais il est surtout une ode à un type de création qui se veut fièrement ardue, difficile d'accès, et qui finit par confondre l'engagement nécessaire du lecteur avec une tâche pénible de déchiffrement, et la qualité avec l'obscurité recherchée comme une valeur. Faut-il vraiment sacrifier toute velléité de communication avec cet être imparfait qu'est le lecteur ? Si on admet que le roman depuis ses débuts réels au dix-neuvième siècle a été une façon de permettre à l'humanité de voir la réalité de son existence, ou la profondeur de ses rêves, on doit en conclure que *Mai au bal de prédateurs* est un message destiné à un cercle restreint de fidèles, ayant patiemment élaboré une sensibilité partagée, impénétrable au plus grand nombre en dépit de toute disponibilité intellectuelle sauf au prix d'un effort dont la valeur est incertaine. En tant que tel, il n'est pas un roman, mais quelque chose au-delà ou en deçà, qui s'adresse à un autre lectorat.

Le cas de Michel Ouellette est très différent. Ici aussi nous sommes confrontés à une œuvre qui n'est pas d'accès aisé et qui présente plusieurs faces, apparemment incompatibles et sûrement difficiles à unir dans une image claire. Au fil des pages, on passe, parfois en douceur, parfois très brusquement, d'un registre romanesque à un registre théâtral, et enfin au monde des arts visuels. La transition continuelle entre ces différents points de vue — le troisième étant évoqué quelque

peu paradoxalement, mais comment pourrait-il en être autrement ? par des mots plutôt que par des images — oblige le lecteur à prendre régulièrement quelque distance par rapport à l'objet complexe qui est devant lui, à ne pas se laisser avoir par le jeu, à remettre en question le fil de la narration qui s'offre à lui sous des formes aussi hétéroclites, qui se complètent et se contredisent à la fois. Le fonds du récit, le prétexte à écrire, une histoire de construction de maison et d'ours symboliques ou réels, n'a pas réellement d'importance particulière. Plus que tout cela, l'écriture elle-même se fait sujet, tente de proposer un rapport autre à la création, de pousser à voir autrement le fait même d'écrire, ou de créer, et ses manifestations matérielles, sur la page, la toile ou les planches. Ouvrage complexe sans être pour autant inutilement compliqué, *Fractures du dimanche* a le mérite de faire réfléchir, ce qui n'est déjà pas peu de chose. Il est difficile. Il n'est pas inaccessible. On peut facilement mettre le doigt sur certains de ses manquements, si tant est qu'on privilégie telle ou telle vision particulière de la création ; on saurait toutefois difficilement nier qu'il s'agit d'une tentative cohérente de créer un objet culturel doué d'épaisseur et de profondeur, dont la multiplicité formelle s'adresse à un vaste éventail de lecteurs potentiels qui y trouveront chacun, s'ils sont disposés à fournir un effort honnête, de quoi nourrir leur imaginaire.

Notes

1. Les jugements qui suivent ont été dictés par la lecture de plus de cent-soixante romans et recueils de nouvelles parus dans la période indiquée, publiés par quarante-quatre maisons d'édition. Tout en ne prétendant pas couvrir l'ensemble total de la production de fiction en langue française au Canada, nous estimons avoir accompli, si ce n'est un examen exhaustif, tout au moins une vaste et profonde coupe dans l'ensemble des travaux publiés au pays, pouvant aspirer à une représentativité certaine.
2. Bon nombre d'autres romans abordent aussi le sujet de la vieillesse, de la décrépitude, de la démence, visiblement à la mode, ou en tout cas urgemment ressenti par plusieurs écrivains. Les résultats sont on ne peut plus variables. Ils vont du cas de *33, chemin de la baleine* de Myriam Beaudoin (Leméac éditeur), faux dans le ton et dans la description, à celui de *L'abri*, de Stéphane Bertrand (éditions Hurtubise), portrait touchant et par moments humoristique. Cela sans oublier *Mon vieux*, de Pierre Gagnon (éditions Hurtubise), novella sympathique et bien menée quoique sans bien grande envergure, ou *Autopsie d'un tireur fou* de Serge Prenoveau (Éditions Fides), où les affres du baby boomer face à la disparition des parents occupent le devant de la scène. Mentionnons encore *Les noces de l'agneau* de Lison Beaulieu (éditions Trois-Pistoles), où du moins nous avons la peinture d'une mort autogérée, en dehors des circuits hospitaliers et de leur compassion institutionnelle.